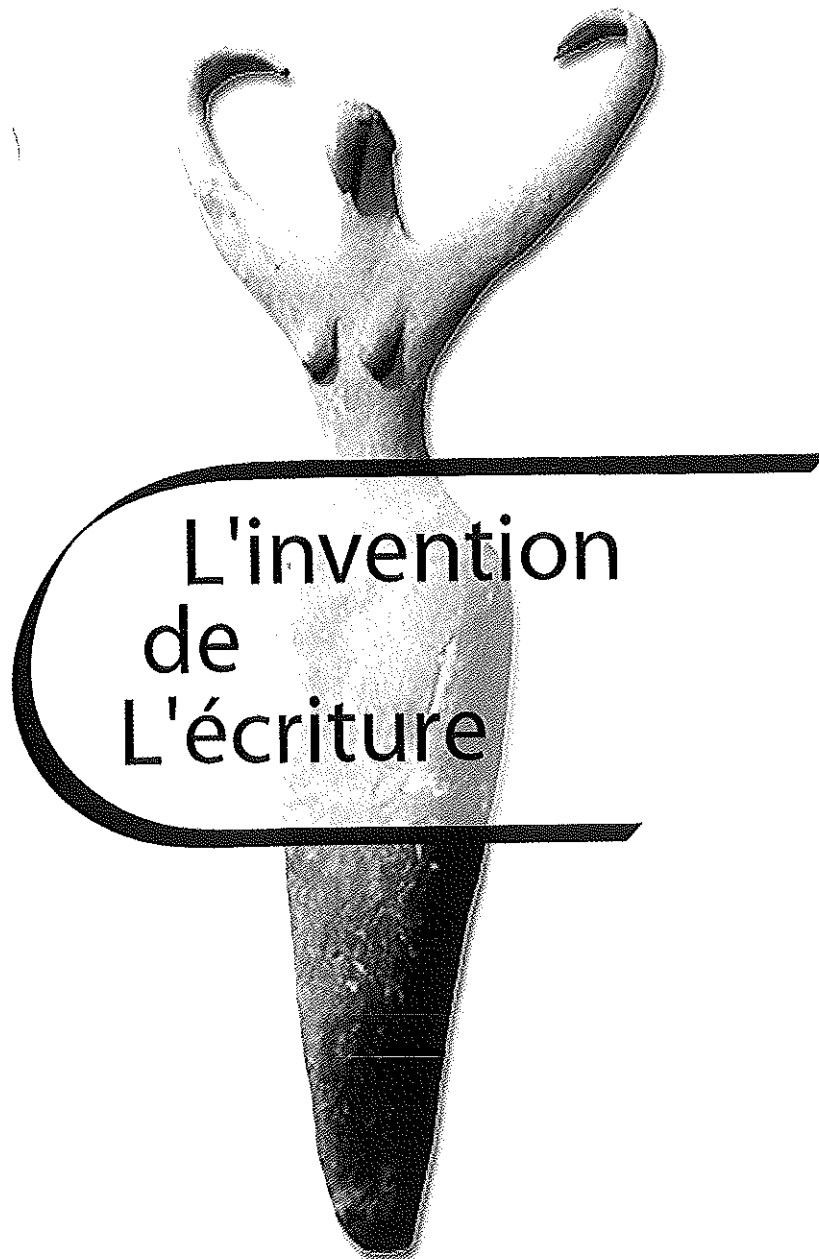


ArchéoNil

Revue de la société pour l'étude des cultures
prépharaoniques de la vallée du Nil



L'invention
de
L'écriture

Septembre 2001

ArchéoNil

Revue de la société pour l'étude des cultures
prépharaoniques de la vallée du Nil

Sommaire

Bureau et Comité de rédaction

Président d'Honneur : Jean Leclant
Présidente : Béatrix Midant-Reynes
Vice-Président : Jean-Claude L'Herbette
Secrétaire : Alain Fortier
Trésorière : Chantal Alary
Chargée de communication :
Christiane Hochstrasser-Petit

Siège social

Abs.Cabinet d'égyptologie du Collège de France,
Place Marcelin-Berthelot, Paris 5ème.

Adresse postale

c/o Khéops, 16, rue Albert Bayet
75013-Paris.
e-mail : archeonil@egypt.edu

Cotisations

Membres titulaires : 25 €
Membres étudiants : 12 €
Membres bienfaiteurs : 29 € et plus.
Coût du numéro pour les non adhérents :
25 € + frais de port
Prix institution : 29 €, frais de port compris.

Introduction - Béatrix Midant-Reynes	1
Eric Crubézy Capacités cognitives, représentations visuelles du message et naissance de l'écriture en Egypte.....	7
Edwin C.M. van den Brink The Pottery-Incised Serekh-Signs of Dynasties 0-1 Part II: Fragments and Additional Complete Vessels.....	26
Jochem Kahl Hieroglyphic Writing During the Fourth Millennium BC: an Analysis of Systems.....	103
Alain Anselin Signes et mots de l'écriture en Egypte antique.....	136
Bernadette Menu Mise à mort cérémonielle et prélèvements royaux sous la 1ère dynastie (Nârmer-Den).....	165
Stan Hendrickx Bibliography of the Prehistory and the Early Dynastic Period of Egypt and Northern Sudan. 2001 Addition.....	178

Introduction

En 1993, Pascal Vernus¹ confiait à notre revue un important article sur les débuts de l'écriture en Egypte, article qui, depuis, a bien souvent fait référence.

Se positionnant par rapport à un large éventail de définitions possibles, il propose de ne retenir que le sens strict : *l'écriture est un code capable de fixer les notations graphiques de la langue*, excluant par là toutes les tentatives qui furent faites d'inclure dans un univers linguistique naissant les traditions iconographiques de l'époque prédynastique.

Comme telle, l'écriture apparaît à la fin du 4^{ème} millénaire, en relation étroite avec le nom du roi. Ce n'est qu'à partir de la 1^{ère} dynastie que son usage s'étend au-delà de la sphère de la fonction royale et que, progressivement, elle va quitter le strict encodage des énoncés-titres pour suivre les inflexions complexes de la langue parlée et élaborer une réelle syntaxe.

Si en dix années, l'admirable démonstration de Pascal Vernus n'a pas pris un cheveu blanc, l'accentuation des recherches tant archéologiques que philologiques sur les périodes pré et proto-dynastiques a amené les chercheurs à s'interroger encore et toujours, mais parfois aussi autrement sur la question des origines de l'écriture en Egypte.

Communément considérée, elle constitue la borne-frontière qui sépare l'Histoire de la pré-Histoire, marquant un niveau de civilisation, qui, selon une approche historique linéaire, va de l'invention de l'outil de pierre taillée aux hautes technologies des temps modernes en passant par la poterie, l'agriculture, l'élevage, la roue, la charrue...et les grandes révolutions industrielles du XIX^{ème} siècle.

Elle est traditionnellement perçue comme un moment fort sur une chaîne technologique qui est considérée comme une ligne de force sur laquelle s'inscrit l'évolution du monde civilisé. En ce sens, elle est une technique. Elle affranchit les hommes de l'espace et du temps, autorisant à communiquer sans l'intermédiaire d'un " interlocuteur ", elle fixe la mémoire.

Les théories classiques en situent l'origine dans le monde oriental, entre Tigre et Euphrate, au pays de Sumer, vers 3500 avant notre ère et le

vieux débat d'une technologie empruntée par les Egyptiens à leurs voisins orientaux, loin d'être clos, sommeille encore.

S'interroger sur la naissance de l'écriture en Egypte, c'est reconsidérer ces deux points en une formule plus simple : a-t-on affaire à une technique ? S'il s'agit de cela, alors l'emprunt est possible, sinon, qu'est-ce alors qu'écrire ?

Dans le très bel ouvrage consacré à Sumer, J.J.Glassner² conteste que l'on puisse réduire l'écriture à une technique qui s'acquiert par l'apprentissage et la répétition des gestes. Même si l'image en reste la base, elle prend place au point d'articulation entre le signe visuel et la langue parlée, impliquant une distance réflexive, une pensée capable de jouer sur la métonymie et la métaphore, puisqu'elle ne peut coller à la parole, dont elle ne saura suivre toutes les règles syntaxiques qu'à partir du jour où l'alphabet aura été inventé.

En Egypte tout particulièrement, l'écriture, avec son va et vient subtil entre phonogrammes et idéogrammes, donnant tour à tour l'information par le son, par la vue et par l'idée, joue avec bonheur sur des registres qui ne sont pas ceux de la langue parlée. En soi, elle produit du sens.

Pour comprendre l'émergence de l'écrit en Egypte, il convient de se plonger au cœur des cultures qui se sont développées dans la vallée du Nil durant les millénaires qui l'ont précédée, car à s'étonner, voire à s'émerveiller de son " apparition subite ", on a sans doute eu tendance à oublier la foisonnante richesse du contexte culturel d'où elle surgit.

Comparée au Proche-Orient voisin (Levant-Anatolie), la vallée du Nil ne s'est engagée dans les processus de néolithisation que tardivement, vers le 6^{ème} millénaire. Entre crues et décrues d'un Nil bordé d'une savane giboyeuse, bien adaptés à un environnement favorable, les chasseurs-pêcheurs-cueilleurs semblent s'être attardés dans un mode de vie qui leur offrait tout au long de l'année la richesse de la faune riveraine (poissons en abondance, crocodiles, tortues, hippopotames, des bordures boisées (aurochs, girafes, lions, éléphants) et des franges désertiques (autruches, lièvres, gazelles) ; plantes et fruits

¹ P.Vernus, La naissance de l'écriture dans l'Egypte ancienne, ArcheoNil 3 (1993) 75-108.

² J.J.Glassner, Ecrire à Sumer, Paris (2000).

sauvages, issus du limon fertile, apportaient un précieux complément de ressources³. Dans un contexte général d'aridification, un climat cependant plus humide ouvrait aux hommes et aux troupeaux l'accès des régions aujourd'hui désertiques. Très tôt, dès le 8e millénaire avant notre ère, ils purent s'y installer, au bord de lacs temporaires.

C'est là, sans doute, que se sont développées les premières cultures néolithiques, entre une vallée régulièrement inondée et les pâturages du Sahara oriental. Dans la vallée même, c'est bien au sud, dans la région de Khartoum, qu'apparaissent, au 7e millénaire, les premiers frémissements d'une évolution du mode de vie vers une plus grande sédentarité et l'adoption de la céramique. Mais dans le tronçon égyptien, les chasseurs-pêcheurs-cueilleurs continuent de monter leurs campements aux embouchures des ouadis, pérennisant le mode d'existence de leurs ancêtres paléolithiques, comme si cette vallée avait été, de tout temps, terre d'éternité... Il faut attendre la fin du 6ème millénaire pour trouver les premières cultures pleinement néolithiques d'Égypte. Elles apparaissent dans l'oasis du Fayoum, zone relais entre la vallée du Nil et le Sahara et à Mérimdé Benisalâme, dans le Delta occidental, dans un secteur de confluence entre le Sahara et le Proche-Orient.

A Mérimdé comme au Fayoum, les occupations prennent place sur de longues durées, ne présentant pas, en terme d'implantation au sol, des villages semblables à ce que l'on connaît pour la même époque, en Mésopotamie. On repère essentiellement des aires consacrées au stockage des graines, comme au Fayoum, ou des fosses creusées, abritant des pots de stockage et des foyers. La poterie est largement attestée et les espèces domestiques font leur entrée, originaires du Proche-Orient voisin, comme le blé amidonnier, l'orge à six rangs, les chèvres, les moutons et les porcs. Ainsi, les premières traces d'un contact avec la périphérie s'expriment-elles à travers l'adoption des espèces qui, depuis trois millénaires au moins, avaient joué un rôle clé dans les processus qui avaient fait de l'Orient voisin un des centres les plus anciens de néolithisation du monde. Étrangement, on a tendance à considérer que ce qui se passe au Sud du pays ressortit moins du domaine des influences étrangères, comme si, tous les événements qui prenaient place aux rives du grand fleuve africain

participaient de sa propre existence. Pourtant, on aurait tort d'oublier que les chasseurs-pêcheurs-cueilleurs de Khartoum, devenus potiers au 7ème millénaire, adoptèrent l'élevage du bœuf, puis accueillirent les chèvres, moutons et porcs qui, à partir du Delta avaient suivi la route des néolithiques du désert. Ainsi, une culture originale s'est développée dans cette région du Nil moyen, le Néolithique de Khartoum, qui est venue frapper aux portes de la 1ère cataracte. Entre Afrique et Asie, le pays est sous le signe de deux continents.

C'est au tournant du 4ème millénaire qu'on assiste à la mise en place des premiers éléments d'une aventure humaine qui se conclura, un millénaire plus tard, par l'apparition du plus ancien Etat de la planète. En Haute-Égypte d'abord, se révèle, autour de 4200 avant notre ère, un ensemble culturel homogène, connu essentiellement par ses nécropoles qui s'échelonnent sur la rive orientale du Nil, sur 30 km environ, entre les villes modernes d'Assiout, au nord, et de Tahta, au sud : il s'agit de la culture *badarienne*. Le peu qu'on connaisse des habitats atteste un mode de subsistance mixte, où, à côté des espèces domestiques, l'économie de ponction (chasse, pêche, cueillette) joue encore un rôle important. On ne pourrait guère en dire plus de ces populations si les cimetières ne venaient mettre l'accent sur l'existence de variations sociales plus subtiles. On peut en effet considérer que les pratiques funéraires constituent un reflet plus ou moins fidèle des structures sociales du groupe considéré. Chez les Badariens, le matériel funéraire reflète une société complexe et inégalitaire, capable de produire des biens de luxe. Les relations des Badariens avec leurs voisins de Basse-Égypte sont attestées à travers certains groupes d'outillage lithique (les pointes de flèches à base concave) et peut-être dans la technique particulière de polir les poteries. Par ailleurs, ces populations connaissaient bien le désert oriental, entre Nil et Mer Rouge, dont elles surent très vite exploiter les richesses pétrographiques (grauwacke, stéatite, malachite) et qu'elles traversaient en quête de coquillages marins. Avec la culture badarienne, on assiste à l'amorce d'un processus qui ira en s'accéléralant.

Vers 3800 avant notre ère, l'aire occupée s'agrandit vers le sud, peu à peu, l'économie de production, et tout particulièrement l'agriculture céréalière, joue un rôle clé et le phénomène de hié-

³Voir W.Wetterstrom, *Archeo-Nil* 6 (1996).

-rarchisation sociale traduit par les pratiques funéraires s'accélère. C'est la première époque de Nagada ou *Amratien*, du nom du site d'El Amrah. A la même époque, et jusque vers 3500, se développe en Basse-Egypte, une culture de pasteurs-agriculteurs, comme en témoignent les kilos de graines retrouvées dans les silos du site éponyme de Maadi, actuellement dans la banlieue du Caire. A l'inverse de ce qui se passe en Haute-Egypte, le monde funéraire a ici un faible impact. Ce qui caractérise le Maadien, ce sont ses relations privilégiées avec le Proche-Orient voisin. De Palestine viennent les céramiques à pied, à col, à anses, à décor en mamelons, les grands raclours de silex, les lames de type dit "cananéen", la résine et le cuivre qui se substituera plus vite qu'ailleurs et dans de plus grandes proportions aux autres matières premières. Les importations de la Haute vers la Basse Egypte sont plus modestes : têtes de massue discoïdes, vases de pierre, palettes rhomboïdales et quelques poteries rouges à bord noir, parfois imitées. Mais cette situation va changer au milieu du millénaire, sous la pression des chefferies nagadiennes, qui, trop à l'étroit le long des 500 km qui séparent Assiout d'Eléphantine, vont s'étendre vers le nord, jusqu'au Delta et au-delà, et vers le sud, jusqu'à la seconde cataracte. Cette expansion, sans doute en partie par alliance, mais non pas sans violence, prend place à l'intérieur d'une série de modifications significatives dont la plus intense expression est marquée par le double phénomène d'accumulation des biens et de productions de prestige (ivoires, palettes, grands couteaux) visibles à travers l'équipement funéraire : c'est Nagada II ou *Gerzéen*, du nom du site de Gerzeh.

Une dernière période va clore la préhistoire et faire ses premiers pas dans l'Histoire, c'est Nagada III, qui avait bien aussi son site de référence, Sémaineh, mais dont l'éponymie n'a pas été retenue⁴. Située entre 3300 et 2900 av. notre ère, elle verra s'intensifier les phénomènes de hiérarchisation sociale pour aboutir, vers 3000, à la première dynastie égyptienne.

C'est là que l'écriture apparaît.

Le lent écoulement des produits levantins via les communautés villageoises de Basse-Egypte ne suffisant plus aux ambitieux princes nagadiens,

ceux-ci subjuguent leurs intermédiaires et s'imposent à la source même du cuivre, du bitume, de l'huile et du vin. C'est à une véritable implantation égyptienne au sud-ouest levantin que l'on assiste alors⁵. Les produits importés arrivent en Egypte dans de grandes jarres d'un type particulier, fermées par des bouchons d'argile sur lesquels on appose ou on roule un sceau orné parfois de motifs. Dans la tombe U-j d'Abydos, vers 3320 avant J.C., figuraient 700 jarres importées de Palestine. Mais cette tombe a également livré les plus anciennes traces d'écriture attestées à ce jour en Egypte. Des animaux associés à des motifs végétaux, peints à l'ocre rouge sur la panse de poteries typiquement égyptiennes, ou incisés sur de petites tablettes d'os ou d'ivoire, ont été interprétés comme les premiers signes de l'écriture hiéroglyphique, et lus comme la désignation du domaine (le végétal) de rois (les animaux) ayant précédé le propriétaire de la tombe en question et qui auraient régné durant ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui la "dynastie 0", soit entre 3300 et 3100 avant notre ère. Dès cette époque, un signe rectangulaire typique, appelé *Serekh*, considéré comme la représentation d'une façade de palais, apparaît incisé sur la panse des poteries, parfois surmonté d'un faucon et à l'intérieur duquel prendra place, sous la 1^{ère} dynastie, le nom du Pharaon. Ainsi l'écriture apparaît-elle en relation avec la gestion des échanges commerciaux, la volonté de garantir l'intégrité et la qualité du produit, volonté émanant d'une élite de plus en plus puissante, qui, très rapidement, saura reconnaître ce "pouvoir" de l'écrit et se l'attribuera en se désignant.

Mais qu'est-ce qui l'a suscitée ?

Considérons dans un premier point qu'elle n'est pas simplement une technique qui aurait pu s'acquérir le plus simplement du monde, au contact d'autres peuples la possédant. Elle est une manière de (se) penser et suppose une prise de distance réflexive, un grand pouvoir d'abstraction permettant à des signes de se combiner pour produire d'autres signes selon un système subtil fondé sur la métaphore et l'analogie ; elle ne peut apparaître qu'au sein de sociétés complexes ayant développé une pensée conceptuelle riche, à travers notamment un "discours" iconographi-

⁴ En raison notamment du caractère au début disputé de l'existence de cette période.

⁵ Voir P.de Miroshedji, Les Egyptiens au Sinaï du Nord et en Palestine au Bronze ancien, In : D.Valbelle et C.Bonnet, *Le Sinaï durant l'antiquité et le Moyen-Age. 4000 ans d'histoire pour un désert*. Actes du colloque "Sinaï", tenu à l'Unesco du 19 au 21 Septembre 1997, Paris 1998, p.20-32. Id. et Moain Sadek, Gaza et l'Egypte de l'époque prédynastique à l'Ancien Empire. Premiers résultats des fouilles de Tell es-Sakan, *BSFE* n°152, Octobre 2001, p.28-52.

que. Or, c'est vers le milieu de Nagada II, entre 3500 et 3300 avant notre ère, que l'on rencontre dans l'iconographie égyptienne les premières influences mésopotamiennes : certains thèmes connus dans la glyptique susienne se retrouvent sur des documents égyptiens, dans un style typiquement mésopotamien. La rosette seule ou entre deux serpents entrelacés, le griffon ailé, le personnage encadré de deux lions, appelé " Maître des animaux " apparaissent comme autant de thèmes sélectionnés dans un répertoire iconographique susien, puis copiés et immédiatement réintégrés à un univers proprement égyptien. Les emprunts sont incontestables, mais, limités, ils s'inscrivent exclusivement dans la sphère du pouvoir et de la domination. La question est alors de savoir en quel lieu et de quelle manière Égyptiens et Mésopotamiens ont été en contact. On songe bien sûr au Levant, sillonné par les Égyptiens depuis le début du 4ème millénaire et sur lequel les premiers rois d'Égypte semblent avoir assuré leur contrôle. Mais l'expansion urukéenne n'est pas allée jusque là. La zone de contact la plus probable se trouve être la Syrie du Nord et la voie maritime, par l'intermédiaire du port de Byblos apparaît comme un cheminement possible. Le site de Bouto, à la pointe du Delta, récemment fouillé par les archéologues allemands, prend alors tout son relief. On sait les discussions autour des cônes de terre cuite et des poteries de type syriens, qui, selon certains auteurs, permettraient de penser que des colons venus de Syrie auraient pu s'installer là, ouvrant la porte aux influences mésopotamiennes. La thèse est controversée et le fait est que peu de documents égyptiens sont attestés dans les cultures contemporaines de Syrie. D'autres voies ont été proposées, par la Mer Rouge et le désert oriental notamment, mais aucune n'est sérieusement étayée.

Il demeure que c'est bien à travers des réseaux commerciaux de plus en plus élaborés, visant à la mainmise par une élite des produits de prestige indispensables au renforcement de son pouvoir, que les Égyptiens sont entrés en contact avec leurs voisins orientaux. Dominateurs dans le Sud-Ouest levantin, sans doute parce que les cultures locales n'opposaient pas de résistance, et où leur ponction s'effectuaient sur les matières premières, ils n'ont capté des Mésopotamiens que des traits apparemment superficiels, aptes à exprimer leur pouvoir grandissant. Mais l'écriture ne peut être assimilée à ce type d'emprunt. Même si " l'idée " de passer à l'acte, la mise en pratique a pu finalement germer de ces relations, c'est en Égypte même que l'écriture a été inventée, résultat d'une pensée conceptuelle dont on

cerne bien le cheminement à travers les offrandes déposées dans les tombes.

Comme le montre Eric Crubezy, à partir de l'expérience d'Adaima, la tombe nagadienne, avant l'invention de l'écriture, apparaît comme un champ sémantique clos où les offrandes se déploient comme autant de signes, révélant un art déjà consommé de la métaphore. Les incidences d'ordre biologique relatives aux aires cérébrales impliquées ouvrent des perspectives d'un grand intérêt dans le champ des interactions entre le biologique et le culturel. Tout premiers signes de l'écriture, les serekh, d'abord anonymes puis porteurs du nom royal ont fait l'objet de la part d'Edwin Van den Brink d'un inventaire minutieux dans le but d'établir une chronologie. Le type de signe et le type de pot sur lequel ils figurent sont croisés dans cette classification rigoureuse, second volet d'une étude de fond qui fera référence.

Le système hiéroglyphique est fondé sur l'image. C'est elle qui servira à noter graphiquement les sons de la langue, non pas sous la forme alphabétique qui nous est familière, mais selon un jeu intellectuel plus proche de notre rébus. C'est sur la naissance du système que se penche Jochem Kahl, s'interrogeant sur le moment où le stock initial de signes hiéroglyphiques se libère de l'icônicité et peut être utilisé en contexte sémantique. Alain Anselin étend la comparaison linguistique aux domaines africains, nous entraînant dans l'univers des signes et des mots de l'écriture égyptienne, au-delà même du surgissement de l'écrit, à la rencontre de ses racines.

Enfin, Bernadette Menu, dont les travaux sur la naissance de l'État suscitent et méritent le plus grand intérêt, aurait eu bien des choses à dire sur notre thème. Elle a choisi de se référer au précédent, proposant un re-examen des étiquettes sur lesquelles figure une scène que l'on a proposé d'identifier comme un sacrifice humain.

La bibliographie analytique de Stan Hendrickx prend sa place annuelle en fin de volume.

Que tous les auteurs qui ont généreusement contribué à ce nouveau numéro soient ici remerciés pour leur confiance qui nous honore.

Tous nos remerciements également à Kristi Lorin pour sa traduction en anglais du texte d'Eric Crubezy et de tous les résumés.

Pour assurer une plus large diffusion des travaux présentés, nous nous soucions que des résumés assez développés fassent l'objet de traductions en anglais ou en français. Dans certains cas, quand il s'agit notamment d'articles assez courts, nous proposons une traduction.